

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 16 (1966)
Heft: 2

Artikel: Histoire du mouvement ouvrier au XIXe siècle
Autor: Vuilleumier, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FORSCHUNGSBERICHT BULLETIN CRITIQUE

HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER AU XIX^e SIÈCLE

Sur quelques ouvrages récents

Par MARC VUILLEUMIER

Depuis quelques années, l'histoire du mouvement ouvrier connaît un réjouissant essor. Recueils de sources, instruments de travail, synthèses se multiplient et renouvellent peu à peu nos connaissances en ce domaine de l'histoire jusqu'à présent trop négligé. Ouvrages scientifiques, ce qui n'exclut pas, chez les auteurs, une sympathie avouée pour leur sujet, ils dépassent définitivement les travaux antérieurs.

Le premier recueil de sources dont nous nous occuperons est consacré à Bakounine, dont on connaît le rôle au sein de la première Internationale. Son activité, à cette époque, a laissé des traces nombreuses, dont une foule d'écrits, généralement non destinés à la publication : lettres à des amis, à des groupes de militants en premier lieu. Ces missives prenaient parfois la dimension d'une forte brochure car Bakounine, absolument incapable de suivre un plan, laissait libre jeu à son inspiration et, de digression en digression, détruisait tout l'équilibre de son ouvrage. Aussi, beaucoup d'entre elles restèrent inachevées et ne parvinrent jamais à leur destinataire. Il en allait de même pour les articles, dont il subsiste des esquisses ou des passages, parfois fort importants, que Bakounine ou ses éditeurs renoncèrent à publier.

MAX NETTLAU (1865—1944), l'infatigable biographe de Bakounine, s'était efforcé de réunir tous ces documents, en original ou en copie. L'Institut international d'histoire sociale, à Amsterdam, ayant acquis les collections de Nettlau, en 1936, a entrepris l'édition de tous ces écrits inconnus ou partiellement publiés du célèbre révolutionnaire russe. Estimant, non sans raisons, que le mieux est l'ennemi du bien, les éditeurs ont renoncé à publier les œuvres complètes, travail considérable dont la réalisation se serait avérée

parfois problématique; ils ont préféré aller au plus urgent et publier les inédits, en les regroupant par thèmes.

Trois volumes, luxueusement édités, ont déjà paru, portant sur *Bakounine et l'Italie (1871—1872)*, *Bakounine et les conflits dans l'Internationale (1872)*¹.

Les textes de chaque volume sont précédés d'une savante introduction, due à M. ARTHUR LEHNING, et sont soigneusement annotés. En outre, de nombreuses pièces annexes complètent ces documents.

La renonciation à l'ordre chronologique en faveur d'un regroupement thématique nous semble des plus contestables. En effet, Bakounine agissait simultanément en direction de plusieurs pays, à travers le canal de plusieurs organisations. En fragmentant son œuvre par thèmes, on masque ce caractère essentiel de son activité qui ne peut se laisser découper ainsi. Cela complique également la tâche de l'éditeur: doit-il, dans ses introductions, chercher à être complet, ce qui l'amènera à des répétitions de plus en plus nombreuses au fur et à mesure qu'il avancera dans la publication de ces volumes; ou doit-il, se limitant strictement aux thèmes et aux manuscrits choisis pour le volume, risquer de ne donner qu'une vue trompeuse et partielle de l'activité du révolutionnaire russe? Pour les trois premiers tomes, M. Lehning a réussi à éviter ces deux écueils, mais le pourra-t-il encore longtemps?

Dans son désir de nous fournir tous les documents nécessaires à la compréhension et à l'appréciation des textes de Bakounine, il a multiplié les pièces annexes et les notes. On hésite à s'en plaindre, car cela nous vaut de voir imprimé tel ou tel inédit, tel ou tel article rare que l'on ne saurait où trouver autrement. Cependant, cela provoque, d'un volume à l'autre, un gonflement des notes et appendices qui se traduit, malgré l'augmentation du nombre de pages, par une diminution des textes de Bakounine qui passent de 68% du volume au tome I à 45% au tome 1/2 et à 39% au tome II (respectivement 278, 255 et 219 pages). Dans ces conditions, on se demande s'il était bien nécessaire, par exemple, de réimprimer la brochure des blanquistes, *Internationale et Révolution* (t. II)? Et où s'arrêter? Si l'on reproduit l'article de James Guillaume sur la revision de la Constitution fédérale, en 1872, ne fallait-il pas publier également les articles de *l'Egalité* et de la *Tagwacht*?

Mêmes remarques concernant l'annotation, où les longues citations de documents se multiplient, avec cet inconvénient que ces pièces sont plus difficiles à retrouver que dans les annexes. Un seul exemple: Bakounine, dans une «Lettre aux Internationaux de la Romagne», attribue à Marx l'idée de l'Internationale, ajoutant que celui-ci en aurait proposé l'institution «dans

¹ *Archives Bakounine*, I, Michel Bakounine et l'Italie 1871—1872. Première partie: *La polémique avec Mazzini. Ecrits et matériaux*. Textes établis et annotés par ARTHUR LEHNING. Leiden, E. J. Brill, 1961, gr. 8°, LIV + 352 p. *Id.* Deuxième partie: *La première Internationale en Italie et le conflit avec Marx. Ecrits et matériaux*. Textes établis et annotés par ARTHUR LEHNING. Leiden, E. J. Brill, 1963, gr. 8°, LXVII + 500 p. *Archives Bakounine*, II, Michel Bakounine et les conflits dans l'Internationale 1872. *La question germano-slave et le communisme d'Etat. Ecrits et matériaux*. Textes établis et annotés par ARTHUR LEHNING. Leiden, E. J. Brill, 1965, gr. 8°, LXVII + 492 p.

les années 1863—1864» (t. I, 2, p. 216 et note 228). Le fait, tout comme la date, est faux. M. Lehning le relève à juste titre, mais pour en déduire que Bakounine pensait sans doute aux congrès démocratiques de 1863 et leur consacrer une note de trois pages. Pourtant, rien n'atteste que Bakounine se soit jamais préoccupé de ces rencontres de La Chaux-de-Fonds et de Bruxelles, qu'il semble avoir ignorées, ni, *a fortiori*, qu'il ait su que Marx s'y était intéressé. La précision n'ayant jamais été une qualité du révolutionnaire russe, on en conclura plutôt à une erreur de date, erreur qu'il répète d'ailleurs dans sa lettre «Aux compagnons de la Fédération jurassienne» (t. II, p. 47).

Et l'on pourrait relever quantité de digressions analogues, souvent très intéressantes. C'est d'ailleurs un penchant que M. Lehning n'est pas seul à suivre, d'autres ouvrages pourraient en témoigner. Mais la valeur d'une publication de textes ne se mesure pas à la longueur des notes et des annexes. On préférerait donc que l'Institut international d'histoire sociale s'en tienne aux règles classiques, ce qui lui permettrait peut-être d'accélérer la parution de ces *Archives Bakounine*; rien ne l'empêcherait de préparer en même temps un recueil de documents sur la première Internationale où beaucoup des textes publiés par M. Lehning en note ou en annexe trouveraient une place beaucoup mieux appropriée.

Les introductions de M. Lehning sont fort complètes et solidement étayées. On regrettera cependant qu'il ne fournisse pas plus d'indications sur les études inédites de Nettlau qu'il a pu utiliser. On souhaiterait également plus de détails sur les manuscrits de Bakounine, sur les avatars de ses papiers après sa mort, sur ceux qui sont conservés en Italie ou ailleurs. A plusieurs reprises, M. Lehning se réfère aux carnets de Bakounine, mais sans préciser s'il en a vu l'original ou s'il les cite de seconde main, d'après Nettlau. On est parfois surpris, ici ou là, de l'insuffisance des références (t. II, p. XII, note 2, p. XXXVII, note 6, p. XL, note 5, manuscrit de Joukowski).

Le conflit Marx-Bakounine se prolongea longtemps après la disparition des deux hommes et fut entretenu par les historiens socialistes et anarchistes. M. Lehning a fait un effort d'objectivité méritoire pour essayer de dépasser ces polémiques, mais il n'y a pas toujours réussi. Trop souvent, surtout dans les deux derniers volumes, sa sympathie pour Bakounine l'amène à passer sous silence des faits dont il faut pourtant tenir compte, si l'on veut juger correctement de ces événements. Comment, par exemple, rapporter les propos hostiles de Marx et d'Engels à l'égard de Bakounine, à la veille du Congrès de Bâle, sans rappeler les efforts de ce dernier pour y faire élire des délégués à sa dévotion (t. II, p. XVI—XVII)? L'écho en était parvenu jusqu'à Marx et peut expliquer sa réaction. La résolution du Conseil général concernant l'Alliance de la démocratie socialiste (t. I, 2, p. XXVI) s'oppose nettement à tout monolithisme idéologique; pourquoi ne pas dire qu'elle avait été rédigée par Marx? Pourquoi reprendre sans examen critique les affirmations des partisans de Bakounine concernant le conflit au sein de la Fédération romande? Il est inexact de prétendre qu'en 1870 l'Internationale était devenue,

à Genève, un simple instrument électoral (t. I, 2, p. XXXIV) ou que la grève du bâtiment de la même année s'acheva sur l'ordre des chefs radicaux (t. II, p. 191, note 183). Cette dernière affirmation de Bakounine, confirmée par une note de l'éditeur, est manifestement fausse : la déclaration de guerre, la mobilisation, le chômage suffisent à motiver l'interruption du mouvement. Relevons encore, à propos de la scission de la Fédération romande, l'opposition du congrès « collectiviste » au congrès « anticollectiviste » (t. I, 2, pages XXXI—XXXII), alors que les deux camps se prétendaient collectivistes ; l'emploi d'une telle terminologie est du domaine de la polémique et non de l'histoire.

Le portrait de Marx, tel qu'il se dessine dans ces introductions, mériterait de nombreuses retouches. M. Lehning reste fort discret au sujet de la société secrète de Bakounine ; il nous affirme qu'elle n'a pas existé de 1868 à 1872 (t. I, 2, p. XXXVI—XXXVII ; t. II, p. XXIII—XXIV), ce qui ne l'empêche pas d'écrire ailleurs : « L'Alliance secrète... n'était au fond pas très différente de ce qu'on peut appeler l'Alliance marxiste, à savoir les rapports épistolaires, aujourd'hui connus, de Marx et d'Engels avec leurs amis » (t. II, p. XIX). Pourtant, les avances faites à Varlin, lors du Congrès de Bâle, telles que nous les raconte James Guillaume lui-même, montrent bien qu'il existait quelque chose, même entre 1868 et 1872, et qu'il s'agissait bien d'une organisation, ce qui ne fut jamais le cas des relations personnelles de Marx et d'Engels.

Les textes de Bakounine ne nous révèlent rien de fondamentalement nouveau quant à sa pensée. Les répétitions y sont nombreuses et souvent les développements prévus y manquent. Pourtant, malgré cela, il s'en dégage un certain nombre de thèmes qui montrent bien, malgré les apparences formelles, la cohérence de la pensée de Bakounine. On appréciera, ici ou là, son talent de polémiste, son sens de l'image ou de la comparaison frappante, frisant parfois le paradoxe. Pour l'historien, les textes les plus intéressants sont peut-être ces immenses lettres ou projets de lettres adressées à des militants de l'Internationale ; elles nous montrent la façon dont Bakounine travaillait à l'intérieur de l'organisation, entretenant le courage de ses adeptes et leur donnant sa version des faits par ces missives dont une fraction seulement est parvenue jusqu'à nous.

En Italie, son influence sur l'Internationale fut prépondérante. C'est ce que nous montre le recueil des actes de la Fédération italienne, édité par les soins de M. PIER CARLO MASINI². Aucune introduction historique, aucune

² *La Federazione Italiana della Associazione Internazionale dei Lavoratori. Atti Ufficiali 1871—1880.* A cura di PIER CARLO MASINI. Milano, Edizioni Avanti!, 1963, 8°, 368 p. Depuis la rédaction de ces lignes, ont paru les *Carte della Commissione di Corrispondenza dall'Archivio della Federazione Italiana dell'Associazione Internazionale dei Lavoratori (1872—1874)*. A cura di PIER CARLO MASINI. *Strumenti di lavoro. Archivi del movimento operaio*, N° 7. Milano, Edizioni del Gallo, 1966, 232 p. multécopiées. Il s'agit de la reproduction, sans annotations, des lettres originales confisquées au mécanicien Francesco Natta, à Florence. ALDO ROMANO en avait publié une partie, au tome III de sa *Storia del movimento socialista in Italia*, mais d'après une copie, évidemment moins complète que les originaux. Ces documents constituent une source précieuse et leur publication complète utilement celle des actes officiels de la Fédération italienne.

annotation, mais des index. On pourra regretter cette solution mais il faut reconnaître qu'elle a au moins l'avantage de nous avoir mis rapidement entre les mains un recueil pratique où l'on trouvera facilement ce que l'on cherche. Une première partie réunit tout ce qui se rapporte aux congrès; une seconde reproduit les appels, manifestes ou autres pièces signées de la Fédération ou de ses organismes. Ces documents étaient très dispersés et leur réunion en un seul volume facilitera grandement les recherches.

L'édition de la correspondance de Marx et d'Engels avec les Italiens³ concerne non seulement ceux qui s'intéressent au marxisme et à sa diffusion, mais encore les historiens du socialisme italien et ceux du mouvement ouvrier international. On y trouve non seulement les lettres de Marx et d'Engels, mais encore toutes celles qui leur furent adressées par des Italiens. Beaucoup de ces documents n'étaient pas inédits, mais leur dispersion à travers les revues et les livres en rendait la consultation difficile. Malheureusement, si le volume est pratique et rendra de nombreux services, sa préparation semble avoir été quelque peu bâclée; il souffre d'un manque d'homogénéité, l'annotation est souvent incomplète et l'on cherche en vain des précisions que l'on serait en droit d'attendre. Quant à la préface, elle est constituée d'une mosaïque de fragments littéralement copiés dans divers ouvrages.

Avant l'époque de la première Internationale, Marx et Engels n'eurent que fort peu de rapports avec des Italiens. Ce sera surtout à partir de 1871 qu'Engels nouera des relations avec quelques représentants du mouvement ouvrier italien, dont Carlo Cafiero, sur lequel il fondait de grands espoirs. On sait combien rapidement ils furent déçus; l'Italie appuyait sans réserves Bakounine. Pendant de longues années, Engels entretint une importante correspondance avec les rédacteurs de la *Plebe*, de Lodi, journal qui reproduisit des passages de ses lettres et fut le seul à s'opposer à l'anarchisme alors tout puissant.

Durant les dernières années d'Engels, ce sont naturellement les lettres d'Antonio Labriola et de Turati qui sont les plus intéressantes; on y trouvera l'écho de quelques-uns des problèmes essentiels du jeune Parti socialiste italien.

On a déjà parlé, ici même, du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*⁴; son deuxième et son troisième tome (1789—1864), présentent les mêmes caractéristiques que le premier et l'ouvrage pourra, dès maintenant, rendre les plus grands services aux chercheurs. Des hébertistes et autres révolutionnaires aux idées sociales avancées (on y trouve le Genevois Grenus

³ *La corrispondenza di Marx e Engels con Italiani 1848—1895*. A cura di GIUSEPPE DEL BO. Milano, Feltrinelli Editore, 1964, 8°, XXVI + 652 p. (Istituto Giangiacomo Feltrinelli. *Testi e documenti di storia moderna e contemporanea*, 11).

⁴ Cf. *Revue suisse d'histoire*, vol. 15, fasc. 1, 1965, p. 132—133. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*. Publié sous la direction de JEAN MAITRON. Première partie: 1789 à 1864. De la Révolution française à la fondation de la Première Internationale. Tome II: D à Ly, par R. DUFRASSE, G. DUVEAU, R. GOSSEZ, J. MAITRON, J. VIDALENC et JEAN DAUTRY. Paris, Les Editions ouvrières, 1965. In-8°, 533 p. Tome III: M à Z, *Id.*, 1966, 536 p.

et son secrétaire Domenget) jusqu'aux quarante-huitards et opposants au second Empire, c'est une foule bien bigarrée qui apparaît à la lecture de ces articles. Quelques célébrités, naturellement, mais beaucoup d'inconnus, d'oubliés, d'obscurs qui n'apparaissent qu'au hasard d'un rapport de police ou d'une condamnation.

Un autre instrument de travail essentiel est constitué par l'ouvrage que M. GEORGES HAUPT a consacré à la deuxième Internationale⁵. Comme le relève le professeur ERNEST LABROUSSE, dans sa préface, il s'agit tout autant d'un répertoire de problèmes que de sources. En effet, l'auteur ne s'est pas borné à nous donner une bibliographie raisonnée des publications de la deuxième Internationale, il l'a fait précéder d'une étude critique de ses sources et de toute une série de réflexions méthodologiques sur l'histoire du socialisme international. Faut-il la concevoir comme une histoire de l'Internationale socialiste ou comme une histoire internationale du socialisme? Jusqu'à présent, elle est restée celle des congrès, ou alors elle est devenue une juxtaposition d'histoires du socialisme dans chaque pays. Tout cela présume que l'on reconnaît la primauté des doctrines; il s'agit donc d'une espèce de «Geistesgeschichte» du socialisme. Au contraire, pour M. Haupt, cette histoire doit être sociale et doit avoir pour objet l'étude du mouvement réel des masses ouvrières. L'analyse sera alors axée sur le mouvement et non plus sur l'idéologie, ce qui permettra justement de comprendre les contenus et la fonction de celle-ci. On aboutira donc à une histoire comparée du socialisme, ce qui permettra de le rattacher aux grands courants de son époque.

Une source essentielle et trop souvent négligée est constituée par toutes les publications relatives aux congrès. Ceux-ci jouaient un grand rôle, car ils étaient l'occasion, pour les délégués, de penser leurs problèmes dans un cadre européen; de plus, ils exercèrent une espèce de sanction morale et deviendront toujours plus importants. Il faut naturellement procéder à un minutieux examen critique de leurs documents. Malheureusement les travaux des commissions, souvent essentiels, n'ont généralement laissé que peu de traces.

Pour avoir une idée plus précise du travail de M. Haupt, examinons la section de son répertoire analytique consacrée au Congrès de Zurich, en 1893. On n'y trouvera pas moins de 46 pièces, minutieusement décrites et brièvement analysées; pour chacune d'entre elles, on indique les bibliothèques ou institutions où l'on peut les consulter. En tête, trois pages sur les préliminaires du Congrès, ses débats, sa composition, son ordre du jour et ses résolutions. La dernière partie, consacrée aux réunions et conférences socialistes internationales, est conçue d'une manière analogue.

⁵ GEORGES HAUPT, *La deuxième Internationale 1889—1914. Etude critique des sources. Essai bibliographique*. Préface d'ERNEST LABROUSSE. Paris-La Haye, Mouton & C^o, 1964, 8°, 393 p. (Ecole pratique des Hautes Etudes, Sorbonne, VI^e section. Sciences économiques et sociales, Paris. Institut Giangiacomo Feltrinelli, Milan. *Matériaux pour l'histoire du socialisme international*, II^e série, *Essais bibliographiques*, I).

Le Bureau socialiste international se développa à partir du moment où Camille Huysmans en devint le secrétaire, en 1905. Grâce aux archives de ce dernier, M. Haupt a pu esquisser les grandes lignes du travail de cet organisme, jusqu'à présent très peu étudié. Cela lui permet de porter, sur son activité, des jugements plus circonstanciés et plus nuancés qu'on ne l'avait fait auparavant. Les actes du Bureau socialiste international et de son secrétariat sont encore pratiquement inconnus et représentent une mine de documents capitaux, car ils constituent, en fait, une partie importante des archives du Bureau. En effet, dans ses circulaires et ses bulletins, le secrétariat publiait les documents les plus importants. Aussi, le répertoire analytique qu'en donne M. Haupt est fort précieux; son livre est un ouvrage de base, un instrument de travail qui a sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire.

Jusqu'à présent, on ne savait pas grand-chose de la première Internationale à Bâle. Cette lacune est maintenant comblée, grâce au travail de M. WILFRIED HAEBERLI⁶. L'un de ses grands mérites, c'est de ne pas séparer l'histoire de l'Association internationale des Travailleurs de son contexte local: la situation économique et sociale de Bâle à cette époque, sa vie politique. Les pages qu'il consacre à l'industrie (passementerie, teinturerie, construction mécanique essentiellement), à la crise permanente qui, dans les années 1860, frappe la passenterie (Guerre de Sécession, conflit austro-prussien, changement de la mode) permettent de mieux comprendre le développement de l'Internationale. Regrettons que l'auteur, dans ce tableau des caractéristiques essentielles de l'industrie bâloise, n'ait pas accordé plus d'attention aux dimensions des entreprises.

Les conditions de la vie ouvrière sont soigneusement étudiées: baisse des salaires et chômage accompagnent ce long marasme des années 60 qui, de la passenterie, le secteur-clef, gagne les autres industries. Cette diminution des revenus est d'autant plus sensible que le coût de la vie augmente, par suite de la hausse du prix des denrées et des loyers (conséquence de l'augmentation de la population ouvrière à l'intérieur de la ville). D'où apparition dans ces masses prolétariennes d'un mécontentement auquel l'Internationale permettra de s'exprimer et donnera forme.

La première section n'en apparaîtra, à Bâle, qu'au début de 1866, grâce à la double initiative de l'*Arbeiterbildungsverein* et du passementier Joseph Frey. Celui-ci était en relations avec J. Ph. Becker, à Genève, qui le conseillera utilement et guidera son action, comme le montrent bien les lettres que Frey lui envoyait, lettres qui sont conservées à l'Institut international d'histoire sociale, à Amsterdam. Les radicaux participèrent à la formation de la section: le conseiller national Klein et Collin-Bernouilli en furent nommés membres-d'honneur; exclus du pouvoir par le patriciat conservateur, ils jugeaient utile de s'appuyer sur la classe ouvrière. C'est là une situation qui

⁶ WILFRIED HAEBERLI, *Der erste Klassenkampf in Basel (Winter 1868/69) und die Tätigkeit der Internationalen Arbeiter-Association (1866—1876)*, Sonderdruck aus Band 64 der *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 1964, S. 93—216.

n'est pas sans analogies à Genève et en France. C'est d'ailleurs grâce à ce soutien radical que l'Internationale put si facilement essaimer hors de Bâle pour former de nouvelles sections dans les localités voisines et dans les vallées industrielles du Jura.

Cependant, malgré ces efforts, au début de 1868, l'Internationale était à la veille de la faillite, à Bâle. Or, brusquement, un changement s'opère : les effectifs se gonflent et passent de quelques dizaines à 1200—1300 membres en septembre 1868, pour dépasser les 2000 vers la fin de l'année. Ce soudain afflux semble s'expliquer par le succès remporté à Genève par les grévistes du bâtiment, au début du printemps. Pour la première fois, la solidarité internationale avait joué un rôle déterminant ; les péripéties de la lutte avaient été popularisées à Bâle par une brochure de J. Ph. Becker, favorablement et abondamment commentée par le *Volksfreund*, l'organe des radicaux. Ce gonflement d'effectif n'est pas sans poser de nombreux problèmes d'organisation. Il s'accompagne d'une radicalisation du mouvement, que les dirigeants auront de plus en plus de peine à contenir : ces nouveaux adhérents attendent avec impatience le moment d'entrer dans la lutte. La revendication d'une nouvelle loi sur les fabriques, l'élection de Frey au Grand Conseil, les imposantes manifestations publiques de l'Internationale, tout tendait à leur démontrer que le moment était venu d'engager le combat pour améliorer leur sort.

Les éléments les plus conscients de l'A.I.T. se rendaient bien compte que l'époque n'était guère favorable, la crise se faisant encore sentir et le chômage étant loin d'être résorbé. L'organisation aurait eu besoin de temps pour se consolider, d'autant plus que les industriels avaient pu se préparer à la résistance. Nous ne raconterons pas comment l'Internationale se trouva entraînée dans une série de grèves qui échouèrent et la ruinèrent complètement : ses effectifs fondirent aussi rapidement qu'ils s'étaient gonflés. Cette brusque croissance de l'organisation, suivie d'une chute non moins rapide à la suite d'une défaite, est un mouvement bien connu des historiens ; il est caractéristique des débuts du syndicalisme dans les grandes concentrations ouvrières. Des faits analogues jalonnent l'histoire de la première Internationale en France et en Belgique. Comme le relève l'auteur, si le conflit avait éclaté trois mois plus tard, lors de la reprise économique, ses chances de succès eussent été bien meilleures.

Au lendemain de la défaite, les sections bâloises tentèrent de se réorganiser et de concentrer leurs efforts sur l'adoption d'une nouvelle loi sur les fabriques et sur la préparation du congrès international qui devait se dérouler à Bâle, en septembre 1869. Il constitua la dernière grande manifestation de l'Internationale dans la cité rhénane. Dès lors, ce fut le déclin, qu'un bref réveil, en 1871, au moment de la Commune de Paris, ne parvint pas à enrayer.

L'auteur de cette étude a judicieusement combiné l'emploi des documents manuscrits (lettres de Frey, procès-verbaux de la section de l'Internationale) et le dépouillement de la presse qui lui a beaucoup apporté. Espérons qu'un

travail analogue sera tenté à Zurich et attendons l'étude que M. Haerberli nous promet sur le mouvement ouvrier à Bâle de 1875 à 1914.

Nombreux sont les travaux consacrés à l'histoire de la social-démocratie allemande, mais jamais on n'avait étudié d'une manière systématique ses relations avec la première Internationale. Aussi l'ouvrage de R. P. MORGAN⁷ vient-il à son heure, au moment où des études récentes, dont beaucoup sont parues à l'occasion du centenaire de 1864, ont bien approfondi la connaissance que nous avons de cette première organisation internationale des travailleurs.

Les rapports des socialistes allemands avec l'Internationale ont été profondément affectés par le morcellement de l'Allemagne et la prédominance de la Prusse. L'organisation fondée par Lassalle en 1863, l'*Allgemeine Deutsche Arbeiterverein* (ADAV) défendait un programme réellement socialiste et se composait essentiellement d'ouvriers. Fortement centralisée, avec, à sa tête, un président jouissant de pouvoirs dictatoriaux, elle menait une politique hostile aux libéraux, opposant avec intransigeance les revendications de la classe ouvrière à celle de la bourgeoisie libérale. Aussi entretenait-elle de meilleurs rapports avec Bismarck qu'avec l'opposition, et certains de ses chefs allèrent fort loin dans la voie de la collaboration avec le chancelier. Comme celui-ci, l'ADAV prônait l'unification de l'Allemagne sous la direction de la Prusse.

L'autre organisation ouvrière, le *Verband Deutscher Arbeitervereine* (VDAV), moins nettement socialiste, comprenait un certain nombre de bourgeois libéraux et collaborait avec le Parti populaire saxon qui, malgré sa composition très ouvrière, était loin d'être un parti socialiste. Très peu centralisée, elle laissait à ses organisations locales une large autonomie. Ses chefs, August Bebel et surtout Wilhelm Liebknecht, étaient farouchement opposés à la Prusse et cherchaient à rassembler autour d'eux les opposants à la politique bismarckienne, quitte à laisser provisoirement de côté leurs conceptions socialistes. A la «petite Allemagne» unifiée par en haut sous la direction de la Prusse, ils opposaient leur conception d'une «Grande Allemagne», unifiée par en bas, en une révolution qui aurait brisé l'Etat prussien et réalisé la république démocratique.

Dans ce premier temps, aucune des deux organisations ne fit quoi que ce soit pour l'Internationale, malgré les efforts de son secrétaire-correspondant pour l'Allemagne, qui n'était autre que Marx. Mais dès 1865, un nouveau propagandiste était entré en action: Johann-Philipp Becker, vieux révolutionnaire allemand naturalisé suisse qui, de Genève où il résidait, agissait inlassablement pour créer des sections de l'Internationale en Allemagne. Grâce à ses nombreuses relations, à son immense correspondance et, dès 1866, à son journal, *Der Vorbote*, il réussit à former quelques sections et à trouver des sympathisants au sein des deux grandes organisations ouvrières.

⁷ ROGER MORGAN, *The German Social Democrats and the First International 1864—1872*. Cambridge, at the University Press, 1965, 8°, XV + 280 p.

Ultérieurement, son rôle a été bien sousestimé par l'historiographie socialiste, soucieuse de faire de Liebknecht et de Bebel les deux pionniers de l'Internationale en Allemagne. C'est le mérite de Morgan d'avoir retracé l'élaboration de cette légende à laquelle son livre porte un coup définitif, et d'avoir remis à sa juste place l'action de J. Ph. Becker.

Mais à partir de 1868, en Allemagne, l'Internationale devient une source de prestige pour les deux organisations rivales qui vont se disputer sa faveur; en quatre ans, elle s'est largement développée dans les autres pays et les grèves qu'elle soutient en 1867 et en 1868 lui valent une solide popularité chez les ouvriers; ils espèrent s'appuyer sur elle pour améliorer leurs conditions de vie et l'exemple de la grève du bâtiment de Genève, en 1868, est largement popularisé par une brochure de J. Ph. Becker et par son *Vorbote*.

D'autre part, le premier volume du *Capital*, paru en 1867, vaut à Karl Marx une autorité nouvelle qui rejaillit sur l'Internationale. Non que ses idées aient été comprises ou assimilées par les ouvriers ou même par Liebknecht et Bebel — Morgan ne partage pas cette illusion naïve que l'on rencontre parfois sous la plume de certains historiens — mais parce que l'ouvrage apparaissait, aux yeux des militants, qui ne l'avaient pas lu, comme la consécration et la justification par la science de leurs revendications et de leurs aspirations.

Après la victoire prussienne de 1866, l'opposition libérale s'était pour la plus grande part ralliée à Bismarck, obligeant ainsi l'ADAV à lutter à la fois contre elle et contre le gouvernement. Ce virage à gauche facilitait les relations avec l'Internationale. Il ne pouvait être question d'une adhésion régulière, la législation des Etats allemands interdisant l'affiliation à une société internationale, mais le Conseil général se contentait d'une reconnaissance générale des principes et d'adhésions personnelles, ce qui permettait ainsi de tourner la loi.

Ce rapprochement n'était que superficiel et ne devait pas durer longtemps; il eut cependant le double avantage de permettre à une aile gauche de se former au sein du parti lassallien et de pousser Liebknecht à l'action; pour ne pas se laisser distancer par ses rivaux, il fit adopter les principes de l'Internationale par le VDAV ce qui provoqua le départ de ses adhérents libéraux. Dès lors le Comité central des sections de langue allemande, dirigé à Genève par J. Ph. Becker, perd graduellement de son importance au profit de l'organisation en Allemagne où Liebknecht cherche à centraliser toutes les relations avec Londres.

En 1869, au Congrès d'Eisenach, se forme le Parti social-démocrate allemand, qui réunit l'aile gauche lassallienne et le VDAV; il se rallie à l'Internationale, mais ce n'est qu'une démarche formelle; les cotisations ne sont pas payées et Liebknecht ne cherche nullement à faire de nouvelles adhésions individuelles. Son souci de maintenir l'alliance de la nouvelle formation politique avec le Parti populaire saxon le pousse à ne pas se prononcer ouvertement en faveur de la résolution sur la collectivisation du sol adoptée

par le Congrès de Bâle. Seul le désir de rallier le nouveau Parti social-démocrate de Bavière, très réticent devant les compromissions des Eisenachiens, l'amènera à dissiper cette équivoque.

La position courageuse des socialistes allemands à l'égard de la guerre de 1870—1871 est bien connue, mais elle fut prise tout à fait indépendamment de l'Internationale qui ne joua aucun rôle dans cette appréciation. Ce n'est qu'à la suite de la Commune de Paris que les socialistes allemands comprendront que l'Internationale dépendait de l'appui qu'elle recevait de chacun de ses membres et qu'ils étaient les seuls à disposer d'un parti aussi bien organisé. Mais leur participation fort active au Congrès de La Haye ne pouvait empêcher le déclin de l'organisation.

Quel fut l'apport de celle-ci au mouvement ouvrier allemand ? L'auteur l'estime assez important : elle ne lui a rien donné d'entièrement nouveau, mais elle a développé l'internationalisme, favorisé l'affirmation d'une conscience de classe, permis le développement d'une politique socialiste conséquente et rendu plus rapide la pénétration des idées marxistes.

Très fouillée, cette étude se fonde sur une documentation qu'on peut estimer exhaustive, ce qui n'est pas un mince éloge quand on connaît la dispersion des sources et les difficultés de tous ordres auxquelles se heurte le chercheur en ce domaine. La construction en est habile, l'exposé clair et rapide. Elle constitue une contribution de premier ordre à l'histoire du mouvement ouvrier allemand. On souhaitera qu'elle inspire d'autres recherches qui ne se borneront pas, comme cela fut trop souvent le cas jusqu'à présent, à l'étude des actes et de la pensée des dirigeants, mais qui descendront au niveau des simples adhérents, à celui de la foule anonyme ; c'est là un champ que l'historiographie du socialisme allemand a encore peu exploré.

Le socialisme français se caractérise, à ses débuts, par son extrême dispersion ; il comptera jusqu'à huit organisations et tendances différentes, dans les années 1890, et ne réalisera son unité que trente ans après le socialisme allemand. Son histoire, de 1871 à 1914, est encore fort mal connue. Non qu'il manque d'ouvrages sur ce sujet, mais il s'agit trop souvent d'œuvres apologetiques ou de synthèses hâtives où imprécisions et erreurs se répètent d'un volume à l'autre. La thèse de CLAUDE WILLARD sur les guesdistes⁸ comble donc une lacune ; elle est le premier de toute une série de travaux qui renouvelleront nos connaissances sur cette période du mouvement ouvrier français.

L'originalité des guesdistes, ce fut de s'être, dès leur début, réclamés du marxisme, dont ils ont inlassablement diffusé les thèmes essentiels. Certes, Willard le souligne bien, il s'agissait d'un marxisme très simplifié, très scolaire, portant le flanc aux accusations de dogmatisme que ses adversaires ne manquèrent pas de lui adresser. Jules Guesde, Paul Lafargue, Gabriel Deville ont agi en vulgarisateurs et n'ont presque jamais cherché à se servir des concepts et modèles élaborés par Marx pour une étude de la réalité fran-

⁸ CLAUDE WILLARD, *Le mouvement socialiste en France (1893—1905). Les guesdistes*. Paris, Editions sociales, 1965, 8°, 770 p.

çaise. Cette caractéristique ne cessera de s'accroître et les conduira finalement à une sclérose complète.

On peut se demander toutefois si l'auteur a poussé l'analyse aussi loin qu'il était possible. N'a-t-il pas trop tendance à considérer le marxisme comme un système extérieur à la classe ouvrière, comme la vérité venue d'en haut dont la seule révélation aurait apporté une solution aux problèmes du mouvement ouvrier ? Ne faudrait-il pas chercher du côté du marxisme lui-même, dans les circonstances historiques de son élaboration en système, les éléments d'une réponse ? Ne conviendrait-il pas de mieux définir la fonction de cette idéologie guesdiste qui semble avoir justifié et masqué, par son intransigeance théorique, une pratique toute réformatrice dont M. Willard donne par ailleurs de nombreux exemples ? Il y a là une analogie avec Kautsky. Relevons à ce propos qu'une comparaison, même discrète, avec les mouvements étrangers se serait souvent imposée ; elle aurait ouvert de nouvelles perspectives à l'auteur.

Peut-être cette histoire des guesdistes est-elle trop détachée de celle des autres groupes et tendances du mouvement ouvrier français ; là aussi, on aurait souhaité des comparaisons plus nombreuses. L'auteur en est d'ailleurs bien conscient qui incrimine le manque de travaux parallèles. Cette comparaison ferait encore mieux ressortir la seconde originalité du P.O.F. : dès 1890, il est un parti fortement structuré, de type moderne, qui compte jusqu'à 16 000 membres.

La documentation de M. Willard est immense : au premier rang, les papiers de Jules Guesde, partagés entre son petit-fils et l'Institut international d'histoire sociale, à Amsterdam ; ceux des autres militants ; les séries des Archives nationales ; celles de la Préfecture de Police ; celles de 73 départements ; un dépouillement aussi exhaustif que possible de la presse. C'est dire la richesse de cet ouvrage qui ne réduit pas, comme tel livre récent, l'histoire du socialisme à celle de sa fraction parlementaire ! L'un de ses grands mérites, c'est d'avoir essayé de déterminer le plus précisément possible l'implantation du guesdisme et les facteurs de celle-ci. Le collectivisme, comme il se nomme, pénètre plus facilement dans les régions anciennement industrialisées, aux traditions de luttes et au passé révolutionnaire ; il ne mord pas sur les industries nouvelles. La concentration ouvrière le favorise mais, dans le Nord, la mine, pourtant plus concentrée, lui est moins favorable que le textile et, à l'intérieur de celui-ci, il a ses bastions dans les filatures plutôt que dans les usines de tissage, qui sont pourtant plus grandes. Les traditions prémarxistes peuvent gêner son développement, dans la région lyonnaise par exemple. Le catholicisme constitue un solide rempart ; aussi le guesdisme se répandra surtout dans les régions déchristianisées ou dans les minorités protestantes du Gard. La paysannerie est très peu touchée, sauf dans le voisinage de quelques grandes villes (maraîchers) et chez les petits propriétaires du Midi et de l'Allier, qui avaient déjà voté « rouge » en 1849 et où le collectivisme prend la relève du radicalisme jacobin. Dans ces régions, il se répand dans

la petite bourgeoisie et dans l'artisanat. A la faveur de sa politique de plus en plus réformiste, il ralliera, dans les années 1890, certains cercles radicaux, mais son durcissement au moment de l'affaire Millerand lui fera perdre tous ces adhérents.

Ainsi, les structures sociales sont un facteur déterminant, mais non automatique ; viennent s'y ajouter les traditions politiques et le hasard puisque souvent l'option pour tel ou tel parti ouvrier d'une région favorable au socialisme dépend simplement du premier militant qui s'y est présenté. Cartes, graphiques et tableaux illustrent en grand nombre l'ouvrage.

M. Willard s'efforce d'expliquer le fonctionnement du parti, ses problèmes d'organisation, descendant pour cela du niveau des dirigeants à celui des fédérations, des sections et des groupes locaux. Il s'intéresse à la vie des militants, à leur existence pleine d'abnégation mais que guette souvent la lassitude et le découragement et que n'épargnent pas les faiblesses humaines.

Son livre retrace également l'évolution du parti. Après une rapide esquisse de ses origines, depuis la rentrée de Guesde en France, en 1876, il étudie son attitude lors de la crise boulangiste — ne pas choisir entre la peste et le choléra —, sa participation aux luttes ouvrières et sa transformation « de la secte au parti ». La dernière partie du livre est consacrée aux problèmes posés par l'unité socialiste. Celle-ci se fera à l'avantage des guesdistes qui réussiront à imposer l'essentiel de leur programme, mais, au sein de la S.F.I.O., ils constitueront une secte sclérosée qui ne pourra animer le nouveau parti.

Tous les chapitres de cet ouvrage sont d'une extraordinaire richesse dont il est bien difficile de donner une idée. Une réserve cependant : la manière par trop allusive avec laquelle procède l'auteur, qui, souvent, se refuse au récit, comme si le déroulement de l'événement n'intéressait pas l'historien.

Ces différents travaux témoignent des progrès immenses accomplis par l'histoire du mouvement ouvrier ; mais ils ne sont pourtant qu'un début et demanderont à être complétés, car le champ à prospecter est encore vaste !